

HENRY DAVID THOREAU

OUVRAGES D'HENRY DAVID THOREAU  
TRADUITS PAR TH. GILLYBŒUF

---

*De la marche.* Mille et une nuits, 2003.  
*La vie sans principe.* Mille et une nuits, 2004.  
*Le paradis à (re)conquérir.* Mille et une nuits, 2005.  
*La moelle de la vie: 500 aphorismes.* Mille et une nuits, 2006.  
*De l'esclavage: plaidoyer pour John Brown.* Mille et une nuits, 2006.  
*Balade d'hiver, couleurs d'automne.* Mille et une nuits, 2007.

*“Je suis simplement ce que je suis”*

Lettres à Harrison G.O. Blake



*Traduit, annoté et présenté  
par*

THIERRY GILLYBŒUF

*finitude*  
2007

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE TRENTE  
EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT AMANDE,  
NUMÉROTÉS DE I A 30.

« SIMPLIFIEZ LE PROBLÈME DE LA VIE... »

*Correspondance philosophique ? Traité épistolaire ? Un peu tout cela. A la manière des sages de l'Antiquité s'adressant à leur disciple. Ces lettres, qui s'échelonnent sur treize ans, constituent un prolongement précieux et inédit à Walden et à La Désobéissance civile, puisque c'est une pensée in progress qui s'y exprime en toute liberté. Elles sont aussi le pendant dynamique de l'immense Journal que Henry David Thoreau (1817-1862) rédigea tout au long de sa vie, sur les conseils d'Emerson.*

*Tout cela tient au genre même, puisque ces lettres n'étaient initialement pas destinées à la publication — même si par la suite leur auteur en élaborait la forme parce qu'il savait qu'elles allaient être lues à un petit cénacle —, mais surtout à l'extraordinaire prescience intellectuelle de H.G.O. Blake qui sut reconnaître un « maître spirituel » chez un Thoreau qui n'avait encore publié aucun de ses textes majeurs et venait juste de quitter, quelques mois plus tôt, sa cabane en rondins au bord de Walden Pond où il s'était retiré deux années durant, pour l'« acte philosophique » qui contribuera largement à sa postérité et à sa légende.*

*La vignette de la page de titre est un portrait de H.D. Thoreau par Félix Vallotton paru dans la Revue Blanche du 1er novembre 1896.*

© Thierry Gillybœuf pour la traduction.  
Finitude 14, cours Marc-Nouaux à Bordeaux

Quand il écrit à Thoreau, en mars 1848, Harrison Gray Otis Blake (1816-1898) est un jeune veuf, père de deux fillettes, ancien pasteur unitarien qui a rompu avec son Église et gagne difficilement sa vie en dispensant des cours privés à Worcester, une petite localité du Massachusetts à quarante kilomètres au sud-ouest de Concord, la ville natale de Thoreau. Les deux hommes, qui étaient pratiquement du même âge, s'étaient vraisemblablement croisés au Harvard College de Cambridge, où Blake décrocha son diplôme de fin d'études en 1835 mais où il resta jusqu'en 1838 à la Divinity School, tandis que Thoreau en sortit diplômé en 1837. En outre, au cours de ces années de formation, les deux jeunes hommes, à quelques mois d'intervalle, avaient été profondément marqués par leur découverte de Ralph Waldo Emerson (1803-1882).

On sait quels liens unissaient l'auteur de *Nature* et Thoreau, qui avait lu ce livre dès sa publication en 1836. C'est en effet sous l'influence et les encouragements d'Emerson, qui s'était installé à Concord en 1834, que le jeune Thoreau va se tourner vers l'écriture, fréquenter assidûment le Club Transcendental de la ville qu'animait son aîné et explorer la bibliothèque de celui-ci où il va s'initier à la philosophie orientale. Thoreau aimait la pensée contradictoire d'Emerson, admirait son caractère dissident et s'était montré très sensible à son appel à un individualisme américain inspiré par la nature. Emerson joua alors auprès de Thoreau le rôle du maître, en le présentant à l'intelligentsia de la Nouvelle-Angleterre et en

lui permettant de publier essais et poèmes dans *The Dial*, l'organe du mouvement transcendantaliste qu'il dirigeait. Enfin, c'est encore Emerson qui avait acquis le terrain sur lequel Thoreau construira sa cabane de Walden.

De son côté, le jeune Blake qui avait en charge, avec deux de ses camarades, l'organisation de la cérémonie de remise de diplôme, avait fait en sorte qu'Emerson puisse venir y prononcer le discours de clôture. Ce que fit ce dernier le 15 juillet 1838, devant la faculté de théologie de Harvard, dans son célèbre et révolutionnaire *Divinity School Address*, au cours duquel il exhorta les étudiants venus l'écouter « à aller seuls, à refuser les bons modèles, même ceux qui sont sacrés dans l'imaginaire des hommes ». Ce discours fit si forte impression sur le jeune Blake que, dans les années qui suivirent, il quitta à son tour l'Église — comme Emerson l'avait fait en 1832 — et se mit à lui écrire régulièrement et à lui rendre visite à l'occasion, dans sa maison de Concord. C'est vraisemblablement là, vers 1844 ou 1845, qu'Emerson le présenta à Thoreau et que les deux jeunes hommes lièrent langue.

Blake se souvient « de quelques remarques sur l'astronomie et de son manque d'intérêt pour les études livresques, leur préférant celles qui sont directement en contact avec le monde ». Mais au cours de cette première conversation, Thoreau lui parla aussi de son intention de se retirer de la civilisation et de vivre dans les bois, dans une petite maison qu'il aurait construite. Blake lui demanda s'il ne craignait pas de regretter la compagnie de ses amis, à quoi

*Thoreau lui répondit : « Non, je ne suis rien ». Cette réponse produisit un tel effet sur Blake que, quand ce dernier lut au printemps 1848 le bref essai que Thoreau avait consacré au poète satyrique romain Aulus Persius Flaccus, paru huit ans plus tôt dans The Dial, il se décida à lui écrire. Outre cet article, Thoreau n'avait alors publié qu'une Histoire naturelle du Massachusetts et un poème, mais il avait déjà rédigé Une semaine sur les fleuves Concord et Merrimack, récit d'une équipée « initiatique » avec son frère, et les premières pages de Walden, ou La vie dans les bois, juste après avoir quitté sa retraite le 6 juillet 1847. Conformément à ce qu'il avait expliqué à Blake lors de leur rencontre chez Emerson, Thoreau entendait y démontrer, en s'installant « hors du monde », la nécessité d'être au monde et affirmer son aspiration à « une vie transcendante dans la nature ».*

*C'est dans ce contexte que débute la correspondance entre les deux hommes. On ne peut que s'émerveiller de ce que Blake ait su déceler, dans cet article somme toute secondaire sur un auteur romain qui lui sert de prétexte pour écrire à Thoreau, la portée et la singularité de cette pensée en mouvement, qui ne cessera de se nourrir, de s'enrichir de ses lectures — en particulier les textes sacrés de l'Extrême-Orient —, de sa « formation » transcendante, mais aussi de ce contact privilégié avec la nature qu'il n'a cessé de rechercher, tant par son séjour de Robinson volontaire à Walden que par ses excursions en compagnie, parfois, de Blake, forgeant chez lui une « vision*

*de la vie comme pèlerinage vers la source de la vérité ». Quarante ans après cette première lettre, H. G. O. Blake confiera modestement : « Peut-être que le meilleur service que j'aie rendu à mes compatriotes fut, comme les meilleurs services que nous rendons d'une manière générale, celui de, sans le vouloir, simplement reconnaître Thoreau à une époque où il n'était guère reconnu, en lui offrant, selon ses propres termes, “une possibilité de vivre”, grâce à [s]es lettres ».*

*Entre deux billets pour convenir de l'organisation d'une conférence ou arranger les détails d'un voyage dans les forêts du Maine ou à Cape Cod — destinations qui inspirèrent à Thoreau deux récits, Les forêts du Maine (1864) et Cape Cod (1865), publiés à titre posthume grâce à Blake qui héritera de ses manuscrits et de son journal — Thoreau envoie de longues lettres à son ami, dans lesquelles il développe, articule, éprouve les idées qui sous-tendent sa philosophie. Cette amitié épistolaire lui permet de s'adresser en toute liberté à quelqu'un qu'il sait réceptif à sa pensée. Thoreau a pu, en effet, avoir le sentiment de prêcher dans le désert, les deux seuls ouvrages qu'il a publiés de son vivant étant passés plus ou moins inaperçus, et de ne trouver qu'un auditoire réduit à un petit cénacle d'amis à Concord. Conscient désormais de jouer le rôle de « maître spirituel » que Blake attend de lui, il rédige ses lettres comme autant de petits essais libres dans le ton autant que dans la forme, rechignant à donner à sa pensée une structure qui eût pu*

*l'ériger en système. Ces lettres donnent à voir une Weltanschauung dans ses phases successives, avec une clarté inhabituelle chez leur auteur. Elles permettent aussi à Thoreau de consacrer deux essais à une thématique qu'il n'aborde presque jamais dans le reste de son œuvre, Blake lui ayant demandé de lui parler de l'amour, de la chasteté et de la sensualité, à l'occasion de son remariage avec une de ses étudiantes issue d'une famille aisée de Worcester.*

*Ce changement majeur dans la vie de l'instituteur eut une incidence inattendue sur le ton de cette correspondance. En effet, dégagé des soucis matériels — même s'il continua d'enseigner dans sa propre école privée pour jeunes filles — il put acheter une maison au sommet d'une colline, qui allait accueillir un groupe d'amis appartenant à l'élite libérale de la ville, parmi lesquels un tailleur, Theophilus « Theo » Brown dont il est souvent question dans cette correspondance, le commerçant Henry Harmon Chamberlin, le médecin hydropathe Seth Rogers et trois pasteurs, Thomas Wentworth Higginson, Edward Everett Hale et David Atwood Wasson, qui ne tardèrent pas à former une sorte de « Thoreau Club ». Ils se réunissaient régulièrement au 3 Bowdoin Street, la résidence du couple Blake, ou bien dans l'arrière-boutique de Brown, dans Main Street. En effet, quand Thoreau adressait un long courrier à son ami, celui-ci envoyait une invitation aux autres membres de la coterie Thoreau de Worcester, en ces termes : « Mr H.G.O. Blake vous*

*adresse ses hommages. Il aimerait que vous lui fassiez le plaisir de votre compagnie au petit-déjeuner demain matin chez lui, au 3 Bowdoin Street, où il lira des extraits de la toute dernière lettre de Mr Thoreau ». Conscient de ne plus s'adresser à un seul destinataire, Thoreau ne tarde pas à modifier le ton de ses lettres qui devient plus volontiers didactique et assuré. Ce qui peut expliquer parfois le caractère presque « impersonnel » de certaines, comme l'avait noté Blake lui-même, mais Thoreau n'avait-il pas dit : « Nos pensées font date dans nos vies, tout le reste n'est que le catalogue des vents qui ont soufflé alors que nous étions au monde ». Mais le destinataire privilégié de cette correspondance ne semble pas en avoir souffert qui, à la fin de sa vie, confiait à un ami : « Quand nous étions ensemble, nous rechignons à parler de sujets personnels. Il était tourné avec tellement de résolution et de sérieux vers ce qui est essentiel dans notre expérience que, comparé à tous ceux que j'ai connus, il ne m'a guère laissé d'impression particulière. La chaleur, la souplesse et la familiarité personnelle sont, bien entendu, agréables chez ceux qu'on côtoie et semblent nécessaires dans les relations humaines, mais elles ne me manquaient pas chez Thoreau qui était, de son vivant, et l'est toujours dans mon souvenir et dans ce qu'il nous a laissé, un témoin si efficace de ce qu'il y a de plus élevé et de plus précieux dans la vie ».*

*Blake n'a cessé de lire et de relire ces lettres dans lesquelles il disait toujours trouver une pensée nouvelle et*

*instructive qui lui donnait la force de poursuivre cette réforme de soi, individuelle sans être individualiste, que n'a cessé d'appeler de ses vœux celui qu'il s'était choisi comme maître. Il a très vite pris conscience de leur contenu exceptionnel, envisageant dès 1859 — du vivant de Thoreau — de les publier avec notes et commentaires. Il ne mena jamais ce projet à son terme. Il avait pourtant récupéré en 1876, grâce à Sophia, la jeune sœur de l'écrivain, ses propres lettres dont il jugeait que le seul intérêt tenait à ce qu'elles questionnaient Thoreau. Mais il les prêta par la suite à Franklin Benjamin Sanborn (1831-1917), le premier biographe de l'auteur de Walden, à la mort duquel elles furent probablement détruites. Il n'en reste que ce seul extrait que nous publions et qui constitue l'amorce de cette correspondance. Qu'à cela ne tienne, pour cet homme généreux et effacé qu'était Harrison Gray Otis Blake, ces lettres de Henry David Thoreau ne lui étaient pas tant destinées à lui « qu'à ceux qui sauront mieux les lire ».*

TH. GILLYBŒUF

LETTRE I: *Lettre de H.G.O. Blake à H.D. Thoreau*

[Worcester<sup>1</sup>, Massachusetts, mars 1848]

Votre article<sup>2</sup> m'a rappelé la première impression que je m'étais faite de vous, à la suite de certains propos que vous aviez tenus...

La dernière fois que je suis allé à Concord, vous aviez émis l'idée de vivre à l'écart de notre civilisation. Je vous ai demandé si la compagnie de vos amis ne vous manquerait pas. Ce à quoi vous m'aviez répondu, en substance: « Non, je ne suis rien ».

Cette réponse m'a particulièrement frappé. Elle attestait d'une telle profondeur, d'un renoncement si complet, d'un équilibre et d'une confiance en l'univers qui sont véritablement inimaginables pour moi. Pour vous cela semblait naturel et moi je contemplais tout cela avec vénération. Je voulais connaître cette âme capable de dire: « Je ne suis rien ». Je voulais que ses paroles m'éveillent à une vie plus vraie et plus pure.

En moi, avec un sens nouveau, semble se faire jour l'idée que Dieu est là, que nous n'avons qu'à nous incliner à chaque instant devant Lui en signe de profonde soumission et qu'Il remplira nos âmes de Sa présence. Tous nos devoirs semblent se concentrer dans cette ouverture de l'âme à Dieu; qu'avons-nous d'autre à faire?...

Si je ne me trompe, le sens de votre vie est le suivant : vous voudriez vous affranchir de la société, de l'asservissement aux institutions, aux coutumes et autres conventions, afin de mener une vie simple et pure avec Dieu. Au lieu d'insuffler une vie nouvelle dans le quotidien, vous voudriez parvenir à cette nouvelle vie tant extérieurement qu'intérieurement. Pour moi, il y a dans cette attitude quelque chose de sublime — dont je suis on ne peut plus éloigné...

Parlez-moi maintenant comme je vous y invite...

Je vous respecte et vous admire parce que vous vous absteniez d'agir et que vous ouvrez votre âme afin de pouvoir, en quelque sorte, *être*. Dans ce monde peuplé d'acteurs ternes et bruyants, il y a une certaine noblesse à s'écarter et à déclarer : « Je vais tout simplement *être* ». Si je pouvais entrer de plain-pied dans la vérité, en réduisant mes besoins au strict minimum, je me retrouverais aussitôt plus près de la nature et de mes semblables — et ma vie en serait infiniment plus riche. Mais, hélas ! je tremble sur la rive...

## LETTRE II

Concord, 27 mars 1848

Je suis heureux d'apprendre que certains de mes propos, bien que je les aie tenus il y a si longtemps que je ne puis guère me reconnaître dans leur auteur, vous aient touché. Cela me fait plaisir, c'est donc que j'ai raison de supposer que j'ai parlé de ce qui intéresse les hommes, et que l'homme ne s'adresse jamais en vain à l'homme. Tel est le mérite de la littérature. Mais ces jours-là sont si lointains, dans tous les sens du terme, qu'il me faut relire cette page pour voir quelle était la teneur de mes pensées à cette époque. Quoi qu'il en soit, cet article a de la valeur à mes yeux, ne serait-ce que parce qu'il a été à l'origine de votre lettre.

Je crois fermement que vie extérieure et vie intérieure sont liées. Si un homme réussissait à mener une vie plus noble, les autres le rejetteraient ; la différence engendre la distance. Essayer de vivre une vraie vie, c'est entreprendre un voyage pour une contrée lointaine, se retrouver progressivement entouré par de nouveaux décors et de nouveaux hommes. Mais tant que l'ancien monde m'entoure, je sais que je ne mène pas, au véritable sens du terme, une vie nouvelle ou meilleure. La vie extérieure n'est que le reflet de ce qui est à l'intérieur. Les hommes ne sont pas cachés par leurs habitudes, mais

révélés par elles : elles sont leurs vrais vêtements. Les raisons particulières qu'ils seraient susceptibles de donner pour expliquer pourquoi ils s'y conforment n'ont aucune importance à mes yeux. La vie n'est ni rigide ni inflexible, mais nos coutumes, elles, le sont. Nous sommes parfois enclins à parler vainement, comme si quelque vie divine allait venir construire sur notre présent comme sur de solides fondations. Cela ne serait possible que si nous pouvions vraiment rebâtir sur notre ancienne vie, en faisant fi de la chaleur de nos sentiments, et en laissant pourrir notre passé. La grive, elle, construit son nid sur les œufs du coucou avant de pondre les siens et ainsi, ne couve que ces derniers ; mais le fait est que nous — ainsi se fait le partage —, nous faisons éclore tous les œufs et ceux du coucou toujours un jour plus tôt que les autres, de sorte que cet oisillon chasse les jeunes grives du nid. Non ! Détruisez l'œuf du coucou, ou bien bâtissez un nouveau nid.

Du passé il faut faire table rase. Nulle vie nouvelle ne peut habiter de vieux corps. Ils se flétrissent alors qu'elle naît, grandit et s'épanouit. Les hommes doivent l'accepter et l'endosser, après avoir pathétiquement informé l'ancienne. Pourquoi supporter l'hospice quand vous pourriez aller aux cieux ? C'est de l'embauvement, ni plus ni moins. Laissez tomber vos onguents et vos bandelettes de lin, et entrez dans un corps nouveau né. Voyez dans les catacombes d'Égypte les résultats de cette pratique — c'en a été la fin.

Je crois en la simplicité. Il est aussi étonnant qu'affligeant de constater combien de tâches insignifiantes l'homme le plus avisé croit devoir accomplir chaque jour, et combien il néglige la plus importante. Quand le mathématicien doit résoudre un problème difficile, il libère au préalable l'équation de tout ce qui l'encombre et la réduit à ses termes les plus simples. Aussi, simplifiez le problème de la vie, distinguez le nécessaire et le vrai. Sondez la terre pour voir où plongent vos racines. J'entends m'en tenir aux faits. Pourquoi ne pas voir, ne pas se servir de nos yeux ? Les hommes ne savent-ils donc rien ? J'en connais plus d'un qui, dans les affaires courantes, se sentent sûrs d'eux, ne se fient pas aux apparences, comptent leur argent sans se tromper et savent comment l'investir, que l'on dit prudents et sages, et qui pourtant passeront la majeure partie de leurs vies derrière un bureau, comme les caissiers dans une banque. Ils mènent une vie terne, s'étiolent et s'éteignent. S'ils *savent* quelque chose, alors pourquoi diable font-ils cela ? Savent-ils ce qu'est le *pain*, à quoi il sert ? Savent-ils ce qu'est la vie ? S'ils *savaient* vraiment quelque chose, ils ne resteraient pas indéfiniment là où ils sont.

Notre respectable vie quotidienne, celle dans laquelle se campe si robustement l'homme de bon sens, l'Anglais en ce monde<sup>3</sup>, et sur laquelle reposent nos institutions, est en fait la plus grande des illusions, et se dissipera un beau jour tel un fantôme sans assises<sup>4</sup>.



Mais cette faible lueur, ce semblant de réalité, éclaire parfois les ternes jours des hommes et révèle quelque chose de plus résistant et de plus durable que le diamant : la pierre angulaire du monde.

Les hommes sont incapables d'imaginer un but si parfait qu'il ne puisse être atteint. Un homme peut-il en toute honnêteté considérer sa propre expérience et affirmer cela ? Pouvons-nous encore avancer lorsque nous déclarons que nos rêves sont prématurés ? Avez-vous jamais entendu parler d'un homme qui toute sa vie durant, seul et loyalement, se soit efforcé d'atteindre un objectif et n'y soit pas parvenu ? Si un homme ne cesse de caresser quelque ambition, ne s'en trouve-t-il pas comme grandi ? Est-il jamais arrivé qu'un homme qui se soit voué à l'héroïsme, à la magnanimité, à la vérité et à la sincérité, n'en ait tiré aucun avantage, qu'il se soit dit que c'était un vain effort ? Bien entendu, nous ne nous attendons pas à ce que notre paradis soit un jardin. Nous ne savons pas ce que nous demandons<sup>5</sup>. Si l'on s'en tient à la littérature, l'homme a de tout temps nourri maintes belles pensées, mais bien peu ont été formulées ! Toujours est-il que notre vision n'a jamais été à ce point subtile et palpable que le *talent pur*, avec beaucoup de détermination, une opiniâtreté indéfectible, et après mille échecs, ne puisse parvenir à la fixer et à la graver avec des mots clairs et durables. Nous ne devrions pas perdre de vue que nos rêves constituent les faits les plus solides

que nous connaissons. Mais je ne parle pas vraiment de rêves.

Ce qui peut être exprimé par des mots peut l'être dans la vie.

Ma propre vie est un fait dont je n'ai pas lieu de me féliciter, je ne respecte que ma foi et mes aspirations. C'est par elles que je parle. La situation de chaque homme est en réalité trop simple pour être décrite. Je n'ai prêté aucun serment. Je n'ai aucun dessein pour la société, la nature ou encore Dieu. Je suis simplement ce que je suis, ou du moins je commence à l'être. Je *vis* dans le *présent*. Je ne fais que me souvenir du passé, et j'anticipe le futur. J'aime vivre, je préfère la réforme à ses modes. Il n'existe pas d'histoire qui raconte comment le mal est devenu le bien. Je crois en quelque chose, et il n'existe rien d'autre que cela. Je sais que je suis. Je sais qu'il y a quelqu'un d'autre qui en sait plus que moi et s'intéresse à moi, dont, en quelque sorte, je suis la créature et le parent. Je sais que l'entreprise est digne. Je sais que les choses fonctionnent bien, qu'il n'y a aucun problème.

Quant à notre attitude — dans l'ensemble et dans le détail — quelle est-elle ? Par temps clair, quand nous scrutons les cieux, que voyons-nous d'autre que l'azur et le soleil ?

Si vous voulez convaincre un homme qu'il agit mal, agissez bien. Mais ne vous souciez pas de le convaincre. Les hommes croient ce qu'ils voient. Alors, donnez-leur à voir !

Poursuivez votre route sans relâche, tournez autour de votre vie comme un chien autour du fauteuil de son maître. Faites ce que vous aimez. Apprenez à connaître votre os, rongez-le, enterrez-le, déterrez-le et rongez-le encore. Ne soyez pas trop moral. Vous risqueriez de vous priver de beaucoup de vie. Visez plus loin que la moralité. Ne soyez pas *simplement* bon, mais soyez bon pour quelque chose. Certes, toutes les fables ont leur morale, mais l'innocent aime l'histoire.

Ne laissez rien s'immiscer entre la lumière et vous. Respectez les hommes, mais seulement comme des frères. Si vous voyagez vers la Cité céleste, vous n'avez pas besoin de lettre d'introduction. Si vous frappez à la porte, demandez à voir Dieu, et non l'un ou l'autre de Ses serviteurs. Pour ce qui vous tient le plus à cœur, ne comptez pas sur vos compagnons : sachez que vous êtes seul au monde.

J'écris comme ça, au petit bonheur. J'ai besoin de vous voir, et je crois que je le ferai, pour rectifier mes erreurs. Vous avez peut-être des pistes à me proposer.

Henry Thoreau

### LETTRE III

Concord, 2 mai 1848

« Il nous faut notre pain ». Mais qu'est-ce que notre pain ? Est-ce celui du boulanger ? Il me semble que cela devrait être un pain entièrement *fait maison*. Qu'est-ce que notre viande ? Est-ce celle du boucher ? Qu'est-ce que nous *devons* avoir ? Ce pain que nous gagnons aujourd'hui est-il doux ? N'est-ce pas du pain qui, malheureusement, est devenu aigre et qu'un alcali a adouci, qui est passé par la fermentation vineuse, acéteuse et parfois putride, avant d'être blanchi au vitriol ? Est-ce là le pain qu'il nous faut ? Bien sûr, l'homme doit gagner son pain à la sueur de son front, mais aussi à la sueur du cerveau derrière son front. Le corps ne peut nourrir que le corps. J'ai goûté bien peu de vrai pain dans ma vie. Il n'a été que simple pitance et pure provende pour l'essentiel, mais pratiquement jamais ce pain qui nourrit le cœur et le cerveau. Il n'y en a pas, même sur la table des plus riches.

Il n'existe pas qu'un seul type de nourriture pour tous les hommes. Vous devez nourrir et vous nourrirez les facultés que vous exercez. Le travailleur dont le corps est las ne réclame pas la même nourriture que l'éruudit dont le cerveau est las. Les hommes ne devraient pas travailler inconsidérément comme des brutes, mais le